

A woman with reddish-brown hair styled in a bun, wearing a brown dress with a white lace collar, is shown in profile from the chest up. She is holding a bundle of old, worn books tied with twine. The background is a solid light blue color.

KIM MICHELE
RICHARDSON

LA BIBLIOTHÈQUE
AMBULANTE
DES APPALACHES

ROMAN


CHARLESTON

KIM MICHELE RICHARDSON

LA BIBLIOTHÈQUE AMBULANTE DES APPALACHES

1936, Kentucky.

Au cœur des bois de Troublesome Creek vit la jeune Cussy Mary Carter, dernière descendante d'une étrange lignée de montagnards à la peau bleue originaires de France. À travers ces territoires désertés, en proie à la violence et à la pauvreté, la jeune femme solitaire s'est donné pour mission d'offrir une échappatoire à travers la lecture à ceux qui n'ont rien. Chaque jour, elle parcourt de longues distances sur sa mule pour apporter des livres aux habitants des montagnes du Kentucky. Mais elle va bientôt devoir affronter des préjugés aussi vieux que les Appalaches.

Kim Michele Richardson nous offre une plongée fascinante dans le Kentucky des années 1930 aux côtés d'une héroïne puissante, qui affronte vaillamment la cruauté du monde.

« UNE LETTRE D'AMOUR ENVOÛTANTE
AUX COURAGEUX BIBLIOTHÉCAIRES
À CHEVAL DU KENTUCKY. »

Sara Gruen, autrice du best-seller *De l'eau pour les éléphants*.

Traduit de l'anglais par Laurent Bury

ISBN : 978-2-38529-082-5



9 782385 290825

22,90 € Prix TTC France

Rayon : Littérature étrangère

Design : Raphaëlle Faguer

Photographie : © Trevillion Images




CHARLESTON

www.editionscharleston.fr

LA BIBLIOTHÈQUE
AMBULANTE
DES APPALACHES

Titre original : *The Book Woman of Troublesome Creek*
Copyright © Kim Michele Richardson, 2019
Tous droits réservés.

Traduit de l'anglais par Laurent Bury

© Charleston, une marque des éditions Leduc, 2024
76, boulevard Pasteur
75015 Paris – France
www.editionscharleston.fr

Maquette : Patrick Leleux PAO

ISBN : 978-2-38529-082-5

Pour suivre notre actualité, rejoignez-nous sur Facebook
(Éditions.Charleston), sur Twitter (@LillyCharleston)
et sur Instagram (@EditionsCharleston) !

Charleston s'engage pour une fabrication écoresponsable ! Amoureux des livres, nous sommes soucieux de l'impact de notre passion et choisissons nos imprimeurs avec la plus grande attention pour que nos ouvrages soient imprimés sur du papier issu de forêts gérées durablement.

Kim Michele Richardson

LA BIBLIOTHÈQUE
AMBULANTE
DES APPALACHES

Roman

Traduit de l'anglais par Laurent Bury


CHARLESTON

Pour Stacy Testa, une femme aux livres qui m'est chère.

« L'existence même des bibliothèques nous offre
la meilleure preuve qu'il ne faut pas désespérer
de l'avenir de l'humanité. »

T. S. Eliot

Kentucky, 1936

LA BIBLIOTHÉCAIRE ET SA MULE repérèrent la chose en même temps. L'animal dressa les oreilles et s'arrêta si soudainement que ses pattes avant dérapèrent, et son panier bascula, répandant tous les livres qu'il contenait. Un tourbillon de poussière s'éleva, piquant les yeux de la femme. La mule tournait les yeux vers le ciel, vers l'arrière, partout plutôt que sur ce qui se trouvait devant elle.

Incapable de détacher son regard du spectacle, la femme aux livres raffermi sa poigne sur les rênes. Elle serra les flancs de la mule entre ses jambes et voulut la faire avancer. Découvrant de grandes dents impertinentes, la bête tendit son museau dans l'air parfumé et ses braiments tremblants vinrent déchirer le silence de la montagne endormie.

La femme se raidit et tira un peu plus fort sur les rênes. Devant elle, un corps se balançait sous la grosse branche à laquelle il était pendu. La corde nouée autour de son cou grinçait sous le poids du cadavre. Une nuée de vautours tournoyait au-dessus, leur affreuse tête nue

fixée sur la forme sans vie et leurs ailes projetant de larges ombres sur l'herbe desséchée.

De la terre brûlée montaient d'étranges cris, et la bibliothécaire détourna ses yeux jusque-là fascinés par le pendu.

À côté d'un bidon renversé, un bébé gisait à même le sol, son minuscule visage crispé par la fureur.

Une brise changeante, descendue des montagnes, charriait la puanteur de la mort et sa souillure. La branche craquait, gémissait sous son fardeau. Une chaussette ensanglantée était en train de glisser sur un pied inerte. Horrifiée par cette chair bleuie, la femme plaqua une main sur sa bouche. La chaussette finit par tomber et atterrit tout contre la tête du bébé.

Le vent vint souffler à ras de terre comme s'il cherchait à la balayer, mais la chaussette resta obstinément immobile, enracinée, trop lourde pour être entraînée par une simple brise d'été.

La bibliothécaire porta une de ses mains devant son propre visage comme pour en comparer la couleur à celle du cadavre. Elle examina sa chair bleu cobalt, puis osa jeter à nouveau un regard vers le pendu, attaché, enraciné à tout jamais, autant que le chêne noir, dans cette terre dure et éternelle du Kentucky que tant d'autres s'efforçaient de fuir.

LA NOUVELLE ANNÉE avait à peine une quinzaine d'heures à Troublesome Creek, Kentucky, quand mon père régla à une hauteur alarmante la bougie censée mesurer le temps qu'un homme viendrait me faire la cour.

Satisfait, Papa sortit de notre maison de rondins et plaça l'objet sous le porche. Il était plein d'espoir : 1936 serait peut-être l'année où sa fille unique, Cussy Mary Carter, dix-neuf ans, trouverait chaussure à son pied et cesserait de travailler pour la bibliothèque ambulante. Son nouveau soupirant la demanderait peut-être en mariage.

— Cussy, cria-t-il par-dessus son épaule, avant que ta mère nous quitte pour l'autre monde, je lui ai promis que tu serais une femme respectable, mais je me suis presque ruiné en bougies à cause de ça. J'aimerais bien que celle-ci ne brûle pas pour rien, fillette.

Il reprit le bougeoir en fer forgé par sa poignée et recommença à jouer avec le poussoir en bois qui

permettait de faire monter ou descendre la bougie dans la spirale métallique.

— Je mène une vie respectable, répondis-je calmement en le suivant dehors.

Je m'assis dans le fauteuil, emmitouflée dans le couvre-lit en patchwork que j'avais traîné avec moi. Le premier jour de janvier s'était accompagné d'une petite chute de neige sur la colline. Papa posa le bougeoir et gratta une allumette pour la lanterne suspendue sous le porche.

Deux phalènes attirées par la flamme se posèrent à proximité. Une nouvelle dose de flocons vint se mêler à la fumée du feu de bois et saupoudrer notre minuscule cabane. Frissonnante, j'enfonçai mon nez dans le couvre-lit alors qu'un vent mordant qui dévalait les montagnes sifflait à travers les pins aux branches nues et noires.

Moins d'une minute après, mon père ramassa la bougie, mit un doigt au-dessus de la mèche et tendit le menton en avant d'un air approbateur.

— Papa, je me suis trouvé un travail qui nous rapporte vingt-huit dollars par mois, rien qu'à porter des livres aux gens qui ont besoin de s'instruire dans nos collines.

— Je vais reprendre le boulot, maintenant que la mine marche à plein temps.

Mon père pinça la mèche.

— Ça ne changera rien.

— Tu resteras à l'abri. Avec ce froid, tu pourrais attraper la mort, comme ta pauvre mère. Tu es tout ce que j'ai, Cussy, tout ce qui me reste de notre famille. Tu es la dernière après moi, fillette.

— *Papa, s'il te plaît.*

Il se baissa et écarta une mèche de mes yeux.

— Pas question que tu te balades sur ta vieille mule dans tous les cols sombres et les ravins dangereux, juste

parce que le gouvernement veut distribuer ses sales bouquins dans nos collines.

— Je ne cours aucun danger.

— Tu pourrais tomber malade. Regarde ce qui est arrivé à cette pauvre femme aux livres et à sa monture. Elle a été où il ne fallait pas, et sa malheureuse bête a été punie pour la témérité de sa maîtresse.

La neige tourbillonnait, ses rafales dansaient dans la cour jonchée de feuilles.

— Elle était très âgée, Papa. Mon cheval est fringant et il a le pied sûr. Et moi, je suis en pleine forme.

Je baissai les yeux vers mes mains, trahie par leur couleur bleue. Très vite, je les fourrai sous les plis du tissu, m'obligeant à rester calme.

— Je suis en bonne santé, Papa. *S'il te plaît*. C'est de l'argent honnête...

— Et ça fait de toi une fille honnête ? Il y a des femmes qui se plaignent que tu vas porter là-haut des livres dégoûtants.

— Ce n'est pas vrai. Ça s'appelle de la littérature, et ce sont des livres convenables, tentai-je de lui expliquer comme je l'avais déjà fait tant de fois. *Robinson Crusôé*, Dickens et d'autres comme ça, *Le Magazine de la mécanique* et *Femmes au foyer*. Des brochures où on apprend à réparer les choses cassées, à coudre des vêtements, à faire durer son argent. Des choses importantes, Papa. Des choses respectables...

— Arrête tes grands airs. Ça n'est pas respectable pour une femme de se promener à cheval dans les collines comme un homme, grommela-t-il d'un ton sévère.

Je désignai dans un coin le petit sac rempli de magazines que je devais livrer au cours des prochains jours.

— Ça aide les gens et leurs enfants à s'instruire. Tu te rappelles l'article du *National Geographic* sur la ville

en France où est né ton grand-père, Cussy, qui est mon prénom ? Tu l'as bien aimé...

— Bon Dieu, quelle idée j'ai eu d'aller te chercher un nom pareil ! J'ai pas besoin d'un fichu bouquin pour me souvenir d'où il venait, mon grand-père. On le savait bien, ta pauvre mère et moi.

Il haussa le sourcil, inquiet pour la flamme du bougeoir – qui déterminait le temps de parole des prétendants –, et réajusta sa hauteur en prévision de l'arrivée de l'un d'eux.

Mon père dirigea son attention vers la rivière, puis à nouveau vers la chandelle. Songeur, il hésitait entre augmenter ou diminuer la durée pendant laquelle elle brûlerait. Il marmonna un juron et opta pour une position intermédiaire. Elijah Carter avait l'habitude de hausser la bougie pour une visite longue, et de la réduire pour un soupirant dont il ne voulait pas.

— Papa, les gens ont besoin de ces livres. Mon travail, c'est de les porter à ceux qui ont envie d'apprendre.

Il souleva le bougeoir.

— Une femme doit rester à la maison pour s'occuper de son feu.

— Mais si je me marie, le gouvernement va me licencier. S'il te plaît, je suis bibliothécaire, maintenant. Et même Eleanor Roosevelt approuve...

— Ça n'est pas la femme du président qui fait un travail d'homme, qui est ma fille à marier et qui se balade sur un âne dans des montagnes tordues.

J'aperçus à nouveau mes mains et les frottai l'une contre l'autre sous le couvre-lit.

— Les gens s'instruisent, là-haut. Les livres sont le meilleur moyen pour ça...

— Ce qu'il leur faut surtout, c'est à manger sur leur table. Les gens d'ici ont faim, fillette. Les gamins sont

malades et tout maigres, les vieux meurent. On n'a que la peau sur les os. Il y a deux semaines, Caroline Barnes a fait quinze kilomètres à pied pour rien, croyant qu'elle sauverait ses enfants.

J'avais entendu dire que cette pauvre veuve était arrivée au village, titubante, atteinte de la pellagre, et était morte dans la rue. J'avais souvent vu cette maladie cutanée frapper ceux qui avaient faim. Le mois dernier, une femme avait perdu cinq de ses douze enfants et, dans les collines, toute une famille y avait succombé un mois auparavant.

— Mais les gens me disent que les livres les soulagent, que c'est ce qu'ils pouvaient espérer de mieux, protestai-je.

— Ils ne se nourriront pas des pattes de mouche imprimées dedans, dit Papa pour me faire taire. Et ça, ajouta-t-il en frappant le bougeoir, c'est ce que toi, tu peux espérer de mieux.

Ainsi brandie en l'air, nue, la bougie semblait désespérée, embarrassante. Et je surpris aussi l'anxiété dans le regard de Papa.

Autrefois, je partageais les craintes de Papa sur ce que pourrait devenir sa fille unique, jusqu'au jour où j'avais appris que Roosevelt lançait un programme de secours appelé New Deal, pour aider les gens à sortir de la crise. La dépression économique durait depuis aussi longtemps que je puisse me souvenir, mais tout à coup, le gouvernement déclarait que nous avions besoin d'assistance et se chargeait de nous en offrir une. L'année dernière, le président avait créé la Works Progress Administration, pour que les femmes

exercent un travail rémunéré et introduisent la littérature et l'art dans la vie des Kentuckiens. Beaucoup d'habitants de nos montagnes découvrirent alors pour la première fois ce qu'une bibliothèque pouvait proposer, et cette mise en appétit ne fit qu'aiguiser leur faim de savoir.

J'avais vu les prospectus au village : on recrutait des femmes pour distribuer les livres à dos de mulet. À l'insu de Papa, j'avais rempli un bulletin de candidature un mois après la mort de Maman, pour devenir employée de la bibliothèque ambulante.

— Ils t'ont prise pour ça, toi ? s'était étonné Papa lorsque j'avais été retenue, l'été dernier.

Je ne lui avais pas expliqué que j'avais contourné la difficulté en envoyant mon bulletin par la poste. Le formulaire disait qu'on pouvait le remettre à un bibliothécaire local ou l'adresser à la direction de la bibliothèque ambulante, à Frankfort, la capitale du Kentucky. Il n'y était pas question de couleur de peau, et encore moins de la mienne. Mais j'avais tenté ma chance auprès de gens de la ville que je ne rencontrerais jamais, plutôt que de me fier à ceux de Troublesome Creek.

— Ils n'avaient personne d'autre sous la main ? m'avait interrogée Papa. Tu ne peux pas travailler.

— Papa, on a besoin d'argent, c'est un emploi honorable et...

— Les femmes qui travaillent ne se marient pas.

— Qui épouserait une Peau-Bleue ? Qui voudrait de moi ?

J'étais convaincue que personne n'irait dénicher une épouse parmi les *Peau-Bleue du Kentucky*. Personne ne se marierait à une femme dont les lèvres et les ongles étaient bleus comme un geai bleu, dont la peau avait la couleur des bleuets qui poussaient dans nos bois.

J'osais à peine croiser le regard des gens, de peur que ma couleur ne trahisse mes émotions. Une simple rougeur, un élan de joie ou de colère, ou une brusque surprise, se répandait sur ma peau et transformait mon teint en myrtille mûre, ce qui faisait détalier tout interlocuteur. Il n'y avait apparemment pas grand espoir matrimonial pour la dernière descendante des montagnards bleus qui avaient déconcerté le pays, et même les médecins.

« Une fille capable de virer au bleu comme les libellules qu'on voit voler à la surface des rivières du Kentucky », tel était le verdict du vieux docteur de nos montagnes, qui m'avait aussitôt surnommée Blulette. Sitôt prononcé, ce nom ne m'avait plus quittée.

Chaque fois que nous en discussions, Papa disait :

— Cussy, tu pourrais te marier avec quelqu'un de différent, quelqu'un qui t'emmènerait loin d'ici. C'est pour ça que je descends à la mine, que je vais au charbon.

Cette infamie flottait dans l'air immobile pour me ronger. Les gens croyaient que cette couleur de peau était le résultat d'unions consanguines, mais ce n'était pas du tout cela. Mon arrière-grand-père, un Peau-Bleue de France, s'était installé ici et avait épousé une Kentuckienne blanche au sang bien rouge. Malgré cela, ils avaient eu plusieurs enfants bleus au milieu de leur progéniture blanche. Quelques-uns s'étaient mariés à leur tour avec des étrangers, mais les autres avaient dû s'en tenir à leurs proches parce qu'ils ne pouvaient pas quitter leur village, pas plus que les membres des autres clans de nos montagnes.

Bientôt, pour échapper aux moqueries, nous autres Peau-Bleue nous étions réfugiés plus loin dans les collines, dans la partie la plus noire du territoire. Cela convenait à Papa, qui pensait que c'était plus sûr pour

moi, la dernière de notre espèce, *la toute dernière*. Mais j'avais lu dans un magazine un article sur ces *espèces éteintes*. La plupart de ces animaux avaient été chassés *jusqu'à l'extinction*. La pensée de cette élimination, d'être la dernière des Peau-Bleue, la toute dernière de mon espèce sur Terre, m'avait frappée de terreur et j'avais couru jusqu'au miroir, une main sur la gorge, l'autre me frappant la poitrine pour reprendre mon souffle.

Beaucoup de gens se méfiaient de nous. Mais comme Papa était mineur, sa peau bleu pâle dérangeait moins puisque tous ses collègues remontaient de la fosse dans le même état.

Mais moi, je n'avais pas de charbon pour me déguiser. Je n'avais aucune issue, jusqu'au jour où j'étais devenue porteuse de livres. Dans les zones isolées, pleines de vieux arbres sombres, mes jeunes clients souriaient dès qu'ils me voyaient approcher sur mon cheval, mon panier rempli d'ouvrages : « Voilà la femme aux livres... La femme aux livres est là ! » Alors, j'oubliais ma différence, ainsi que ses raisons, et ce qu'elle signifiait pour moi.

Tout récemment, Eula Foster, la directrice de la bibliothèque ambulante, m'avait jugée très instruite ; ce travail m'avait rendue aussi cultivée que si j'avais fréquenté les meilleures écoles.

J'avais été ravie d'entendre cet avis. Toute fière, j'étais devenue pratiquement violette, alors qu'elle avait déclaré aux autres employées, d'un air abasourdi : « Si une Peau-Bleue peut tirer autant d'instruction de nos livres, imaginez ce que ce programme pourrait accomplir pour des gens normaux... Une lueur d'espoir en ces temps obscurs, c'est certain... »

Et j'avais savouré cette chaude lumière qui me donnait l'impression d'être une érudite.

Mais le mois dernier, quand Papa avait appris la mésaventure de ma collègue Agnes, ce terrible voyage lors duquel son cheval l'avait abandonnée dans la neige, il s'était montré plus que jamais résolu à me marier. Peu après, il avait proposé une dot généreuse, de cinq dollars, plus quatre hectares de forêt. Des hommes aux dents longues étaient venus me faire la cour, alléchés par cette promesse et prêts à fermer les yeux sur ma couleur de peau. Quelques-uns avaient demandé si j'étais apte à procréer, comme si j'avais été un animal de ferme ; ils voulaient s'assurer que leurs fils et leurs filles ne seraient pas des Peau-Bleue eux aussi.

Papa était tellement pressé de me caser qu'il m'aurait cédée au dernier des ogres s'il avait bien voulu de moi. Il réglait désormais la bougie sur la hauteur maximale, quel que soit le prétendant qui se présentait.

Mais je n'étais pas prête à courir le risque. Selon le règlement de la Works Progress Administration, toute femme ayant un mari apte à travailler perdait son emploi, puisque l'homme était le chef de famille, en bonne logique.

Logique. Je me trouvais très bien là où j'étais. J'appréciais beaucoup ma liberté, j'aimais la solitude que ces sept derniers mois m'avaient accordée, et je vivais pour la joie d'apporter des livres et de la lecture aux montagnards qui guettaient désespérément ma visite, l'imprimé qui égayait leur vie morne et leurs montagnes sombres. C'était nécessaire.

Pour la première fois de ma vie, je me sentais moi-même nécessaire.

— Comme ça, ça devrait être bon.

Papa régla une fois de plus le bougeoir, et plaça enfin l'objet sur la table, devant mon rocking-chair et la chaise vide. Il décrocha son casque à lampe frontale et regarda vers les bois, de l'autre côté de la rivière qui traversait notre terrain.

La neige tombait de plus belle, à gros flocons.

— Il ne va sûrement plus tarder, fillette.

Mes prétendants renonçaient parfois à venir. J'espérais que ce serait le cas aujourd'hui.

— Je m'en vais, annonça mon père.

Il déposa une boîte d'allumettes dans le bougeoir, jetant un dernier coup d'œil à la mèche. Aux abois, je m'emparai de sa manche et murmurai :

— S'il te plaît, Papa, je ne veux pas me marier.

— Qu'est-ce qui te prend, fillette ? Ça n'est pas naturel de braver l'ordre *naturel* voulu par le Seigneur.

Je pressai sa paume dans la mienne en une prière muette. Papa contempla ma main virant au violacé et dégagea la sienne.

— Je me suis privé de dormir pour aller chez lui arranger cette affaire-là.

J'ouvris la bouche pour protester mais, d'un geste, il m'intima le silence.

— Ce pays-ci est trop dur pour qu'une femme y vive seule. Il est déjà assez méchant contre les hommes.

Papa prit son bâton à la lame de silex affûtée et en frappa le plancher.

— Je creuse ma tombe depuis le premier jour où j'ai commencé à creuser le charbon. Je n'en creuserai pas une deuxième. Tu vas te marier, pour que quelqu'un veuille sur toi quand moi je ne pourrai plus.

Il boutonna sa veste, ramassa sa gamelle sous le porche, et partit rejoindre l'équipe de nuit à la mine.

Entendant un hennissement étranglé, je me tournai vers un mouvement parmi les arbres et je tendis l'oreille pour distinguer les sons par-dessus le clapotis du ruisseau. Mon prétendant n'allait pas tarder.

Je me penchai à la balustrade pour scruter l'obscurité. Quand je ne vis plus la lumière de la lampe frontale de Papa, une fois sûre qu'il avait disparu dans les bois, je pris le bougeoir et réduisis la bougie de sorte que la cire atteigne la spirale métallique quelques minutes après avoir été allumée : celui qui viendrait me faire la cour comprendrait que je ne l'écouterais pas longtemps.

Je levai mes mains et les regardai reprendre un bleu œuf de canard.

2

IL S'ÉTAIT À PEINE ÉCOULÉ une nouvelle semaine de grisaille quand Papa convoqua un autre prétendant sous notre porche. L'homme descendit de cheval et attacha sa monture à un arbre. Ce n'était qu'un coureur de fortune motivé par l'appât du gain, un de plus qu'il me faudrait fuir.

Sur mes doigts, je comptais tous ceux qui étaient venus me courtiser. Il devait y en avoir une bonne douzaine, peut-être plus, deux douzaines si j'inclus ceux qui ne s'étaient jamais présentés, qui avaient fait demi-tour à l'orée du bois.

Je regardai l'homme gravir les marches. J'avais hâte qu'il s'assoie, afin que je puisse allumer la bougie et me débarrasser de lui.

D'un geste maladroit, je pris la boîte d'allumettes et en tirai une. Cette tâche m'incombait toujours une fois que le soupirant choisi par Papa arrivait, et je m'en acquittai dès qu'il était installé.

Hewitt Hartman s'affala lourdement dans le rocking-chair, et faillit passer à travers tandis que j'allumais

la bougie. Voûté par-dessus sa bedaine, tripotant son chapeau, il fit rouler sa langue autour du tabac qu'il chiquait avant d'éructer une salutation que je ne compris pas. Les yeux rivés sur ses genoux, il demanda à voir notre titre de propriété.

Sans un mot, je rentrai dans la maison, puis reparus, munie du document que je posai à côté du bougeoir. Ayant détecté une odeur d'alcool émanant de Mr Hartman, je marchai jusqu'à la balustrade, les mains derrière le dos, et observai la flamme qui vacillait, la cire qui fondait avec une lenteur exaspérante.

L'homme grogna plusieurs fois tout en lisant. La dot de quatre hectares était mieux que généreuse. Le terrain pourrait être défriché pour être cultivé, ou même vendu. Papa n'avait jamais voulu avoir de voisins, il n'avait jamais eu les moyens ou la volonté d'aménager l'endroit. Mais à mesure que sa maladie s'était aggravée, en même temps que sa détermination à me marier, il avait imaginé d'autres solutions.

Mr Hartman se pencha vers la lumière jaune de la bougie pour étudier le document, la cupidité brillant dans son regard terne. Il plissa les yeux, les leva vers mon visage, les baissa vers l'acte de propriété, puis les releva vers moi. D'un doigt crasseux, il suivit les lignes écrites jusqu'en bas de la page, ses lèvres mâchouillant chaque mot. Je fus à nouveau l'objet de son attention.

Finalement, il s'éclaircit la gorge et cracha son tabac par-dessus la balustrade, sa lèvre inférieure colorée par le jus brun dont quelques gouttelettes mouchetaient son menton.

Hartman prit le bougeoir, le poussa vers mon visage. Il grinça des dents, lâcha le papier et, d'un souffle vigoureux, éteignit la flamme.

— Pas pour toute la surface du Kentucky !

Sa vieille haleine gâtée se dispersa à travers la fumée noire, me coupant le souffle.

Moins d'une semaine après, Papa ralluma la bougie, la réglant à la hauteur maximale. Avant la fin janvier, trois prétendants plus tard, il obtint la garantie de ne plus jamais devoir le faire.

L'homme vint en début d'après-midi, coiffé d'un chapeau informe. Il prit son temps pour lire le titre de propriété, puis resta muet, passant ses doigts dans ses cheveux clairsemés, lançant des regards vers le bougeoir. Il remua plusieurs fois sur son siège, fit claquer son chapeau contre son pantalon sale, chaque geste dégageant une bouffée d'odeur rance. Après deux visites sous le porche, Papa accorda sa bénédiction la dernière semaine de janvier et signa l'acte, éteignant ma bougie pour la dernière fois. Mon vieux prétendant bondit et s'empara du document. Il se mit à lorgner tout mon corps afin d'évaluer sa nouvelle acquisition, évitant mon visage pour se concentrer sur mes seins.

Sous le porche, je m'agrippai à Papa.

— Je ne veux pas me marier ! Je ne veux pas te quitter !

Je suivis des yeux le vieillard qui attendait dans la cour, à côté de sa mule. Il m'observait lui aussi et se frappait la jambe avec son chapeau, chaque coup plus sonore et plus impatient que le précédent.

— Fillette, dit Papa en prenant mon menton dans sa main calleuse, tu dois te marier et vivre ta vie. Pour être en sécurité. (Il se détourna, inspira péniblement et toussa plusieurs fois.) Il faut. Je dois être sûr que tu ne